

les Inrockuptibles

RENTRÉE MUSIQUES

LANA DEL REY

Déesse pop

+ **ALEX CAMERON**
Philippe Katerine,
SebastiAn,
Phoenix...

Story
**LES
ÉCRIVAINS
ET LA
DROGUE**

THE DEUCE
S3
David Simon
s'explique

N° 1240 DU 4 SEPTEMBRE 2019

Allemagne 10 € - Belgique 10,90 € - Danemark 12,00 € - Espagne 10 € - Canada 9,95 CAD
Czech 6,95 € - France 7 € - Grèce / Italie 6,95 € - Israël 33 € - Japon 1000 ¥
Luxembourg 10 € - Maroc 10,90 € - Mexique 10,90 € - Nouvelle Zélande 12,90 € - Portugal 10 €
Royaume-Uni 7,50 £ - Suisse 9,95 CHF - Tunisie 10,90 TND
TOM130020F - Tunisie BTND

M 02565 - 12408 - F 5,20 € - RD



Rentrée musiques

La diva pop **LANA DEL REY** revient avec un sixième album, *Norman Fucking Rockwell!*. L'un de ses meilleurs, où l'on retrouve ses amours évanescents, un rêve américain déchiqueté et le glamour californien. Interview exclusive.

TEXTE Sophie Rosemont PHOTO Molly Matalon pour Les Inrockuptibles

“Il ne faut pas se laisser dicter son destin”

AU DÉBUT DE L'ÉTÉ, LA PRESSE PARISIENNE AVAIT L'ESPOIR D'INTERVIEWER LANA DEL REY, qui devait réserver des entretiens à une (petite) poignée d'élu.e.s. Puis, plus aucune nouvelle jusqu'à la fin du mois d'août. Sans doute parce que la chanteuse refusait de céder à la demande de son label américain, Interscope : reculer la date de parution de *Norman Fucking Rockwell!*, programmé au 30 août. En guise de réponse, elle mettait en ligne un double clip, celui des titres *Fuck It I Love You* et *The Greatest*.

“Goddamn, man-child! You fucked me so good that I almost said 'I love you'!” C'est sur ces mots que s'ouvre ce sixième album, très attendu comme à chaque fois. Trop ? La magie des tubes *Video Games* et autres *Blue Jeans* a parfois manqué aux successeurs de *Born to Die* (2012), vendu à plus de 12 millions d'exemplaires dans le monde entier (dont 1 million en France). Si on a compté 2,9 millions de copies écoulées pour *Ultraviolence* (2014), *Honeymoon* (2015) et *Lust for Life* (2017) ont plafonné à 1,5 et 1,8 million. Scores cependant plus qu'honorables en ces temps troublés pour l'industrie musicale. Car elle a ce truc, Elizabeth Grant devenue Lana Del Rey, cette allure de starlette américaine

désillusionnée, cette voix de tragédienne grecque obsédée par Nancy Sinatra. De quoi fasciner ceux qui ont collaboré avec elle : Woodkid pour ses clips époque *Born to Die*, Dan Auerbach à la production d'*Ultraviolence*, Rick Nowels (fidèle producteur depuis *Honeymoon*), les rappeurs A\$AP Rocky et The Weeknd, avec qui elle a partagé des duos... Cette fois, c'est Jack Antonoff, connu pour son groupe Fun et ses collaborations avec Taylor Swift, Lorde ou St. Vincent, qui s'est chargé d'encadrer le timbre de la diva. Lequel, reconnaissable entre mille, se fait entendre un soir de fin août au téléphone, alors que l'on ne s'y attendait vraiment plus.

Pourquoi donnes-tu si peu d'entretiens ? Par timidité, stratégie ou méfiance ?

Lana Del Rey — Quand mon premier album est paru, l'une de mes premières interviews a été menée par un journaliste australien plus âgé que moi. Il m'a interrogée sur mes influences. Je lui ai répondu que j'aimais The Beach Boys, Cat Power et des auteurs comme James Ellroy. Il m'a aussitôt interrompue : “James Ellroy, qu'est-ce que vous avez en commun avec lui ?” Moi : →

"Pas grand-chose, mais j'aime ses livres." Et lui de rétorquer : *"Ce n'est pas toi peu présomptueux de votre part?"* Les entretiens qui ont suivi n'ont guère été plus fructueux. Au lieu de me parler de mes chansons ou des producteurs talentueux avec lesquels je collaborais, on s'attardait sur l'usage excessif que je faisais de l'eye-liner ou du sèche-cheveux. On cherchait des raisons psychologiques à un choix esthétique, comme si je cachais quelque chose. Mais je ne cache rien!

Tu te sentais incomprise?

Oui. Quand je lisais mes portraits, je ne me reconnaissais pas. Avant même de m'interroger, les journalistes savaient déjà ce qu'ils voulaient écrire. Et mes réponses ne changeaient rien à leurs préjugés. Aujourd'hui, c'est différent. On ne cherche plus à tourner en ridicule les artistes, on s'intéresse davantage à leur créativité... Mais quand je ne suis pas absolument sûre des intentions, je préfère m'abstenir plutôt que de demander à relire ma copie. J'ai prévenu ma sœur, qui est devenue photographe. Il y a peu de jeunes femmes dans ce milieu, alors il faut compter uniquement sur soi-même, envers et contre le regard parfois hostile de ses homologues.

C'est ce que tu as fait, toi aussi, avec ta musique?

J'ai essayé d'être à la fois sereine et combattante. Je suis très forte pour méditer, mais quand il faut prendre les armes, je dois souvent me faire violence. Ce que m'a appris le succès, c'est que tout pouvait changer d'une minute à l'autre. Il faut juste savoir ce que l'on veut vraiment, du genre musical que l'on choisit d'incarner à la ville dans laquelle on veut habiter... Il ne faut pas se laisser dicter son destin.

Et imposer sa voix, comme tu le fais plus que jamais dans *Norman Fucking Rockwell!*...

Je m'en suis rendu compte après coup. Au début de l'enregistrement, je n'avais aucune idée précise en tête... Mais les mélodies ont été plus fortes que moi tout en permettant à ma voix de s'affirmer. Seuls comptaient les sentiments, sans le désir de contrôle qui m'animait auparavant. Finalement, c'est ce qui fonctionne le mieux!

**"Moi qui ne vis que pour l'art,
ce qui me demande énormément
de concentration et de travail,
j'ai découvert que je pouvais avoir
les pieds sur terre"**

Tu as choisi de travailler en étroite collaboration avec Jack Antonoff. Pourquoi lui alors qu'il est a priori assez éloigné de ton univers?

Lorsque j'ai rencontré Jack, en janvier 2018, j'étais en pleine tournée américaine, sans l'intention d'écrire la moindre chanson. Il m'a demandé de venir le voir en studio et, au bout d'une heure, j'ai compris que je devais absolument faire un album avec Jack. Ses musiciens sont formidables, mais lui... il est extrêmement talentueux! C'est l'un des pianistes les plus doués que je connaisse. On a travaillé plus d'un an ensemble, on s'est dévoués à chaque titre, on a beaucoup ri aussi. Il a toujours une anecdote très drôle en stock. Ce qui a apporté de la légèreté à la mélancolie de certains titres... même si cet album est plus solaire que les précédents.

A ton image : toi qui t'es fait connaître par la nostalgie douce-amère de tes chansons, on te découvre plus souriante. Le bonheur l'emporterait-il?

Voilà la grande question! Je suis plus heureuse qu'avant et, surtout, j'ai plus de distance vis-à-vis des fantasmes et des traumatismes de ma jeunesse. Ces derniers temps, je fréquente des personnes qui ne sont pas artistes, avec une vie de famille. Et, en dépit de cet aspect "normal", ils sont surprenants, multidimensionnels... L'énergie déployée à construire leur quotidien m'a donné envie de faire de même. Moi qui ne vis que pour l'art, ce qui me demande énormément de concentration et de travail, j'ai découvert que je pouvais avoir les pieds sur terre. C'est plutôt agréable.

Pourquoi ce titre, *Norman Fucking Rockwell!*?

Il y a plusieurs raisons. Dans l'un des premiers titres qu'on a enregistrés avec Jack, *Venice Bitch*, je chante : *"Paint me happy and blue, Norman Rockwell/No hype under our covers/It's just me and you."* C'est là où Rockwell a surgi de nulle part. C'était un dessinateur brillant, à la fois populaire et mésestimé. Dans mes chansons, je commente toujours le rêve américain, auquel il était très attaché lui aussi. Le sien appartient à une autre époque, plus précaire économiquement mais plus optimiste. Que sont devenus ces espoirs aujourd'hui? La culture, la société, le confort, les avancées technologiques... Cela pourrait être merveilleux. Mais non, notre monde est de plus en plus inquiétant. D'où ce "fucking" placé au milieu!

Le titre de l'album a d'ailleurs été censuré, et tes textes ne se refusent pas les *explicit lyrics*. Une manière de marquer ton indépendance?

Oui, mes textes me viennent naturellement et je refuse de les édulcorer. Résultat, même si une de mes chansons s'avère pop et accessible, elle ne sonnera pas comme celles qui cartonnent à la radio. Tant pis. J'aime quand les artistes partagent leurs propres points de vue et leurs émotions. Cela ne les empêche pas de toucher leur public, au contraire.

En août, suite aux fusillades d'El Paso et de Dayton, tu as enregistré la protest song *Looking for America*. Quel regard portes-tu sur la politique américaine actuelle?

(Soupir) Le gouvernement reflète le malaise des individualités. Tout comme la nature, ce grand miroir de notre société à l'échelle du monde. Ces terribles incendies, ces ouragans, cet océan étouffé, ce n'est pas un hasard : à l'instar des volcans,

Emma Tillman, l'une de mes amies proches. J'aurais aimé avoir davantage de copines artistes à L.A. pour échanger, jammer... J'ai récemment rencontré Natalie Mering, alias Weyes Blood. Avec elle, on peut parler de musique, de songwriting, de techniques de studio. Mais recréer l'effervescence de ce microcosme, j'en rêve encore...

La Californienne d'adoption que tu es pourrait-elle vivre ailleurs qu'à L.A. ?

Oui! D'ailleurs, j'en suis partie, pour vivre plus près de San Diego. Si l'on veut prendre du recul sur son art, il faut quitter Los Angeles, il y a trop de musique dans cette ville! Dès que je suis sur la route et que je m'éloigne d'elle, mes meilleures idées fusent.

L'amour reste le cœur névralgique de ta musique...

Et de ma vie. Même si mes amitiés ont pris une place de plus en plus importante. L'amour apporte définitivement autant de joie que de souffrance. Ça ne m'a jamais surpris de constater à quel point les choses peuvent vite changer dans une relation. J'en ai subi les affres... Mes sentiments changent aussi, bien sûr, mais moi, je reste la même. Or, les quelques hommes avec qui je suis sortie révélaient tellement de facettes inattendues que je n'étais plus sûre de ce qui nous liait, eux et moi. Aujourd'hui, j'espère rencontrer quelqu'un de nouveau, et qui partage davantage mes ressentis.

Crois-tu en Dieu ?

Oui. Je prie souvent. La foi, c'est un peu comme le bonheur, ça demande du travail! J'interroge beaucoup Dieu : "Dis-moi ce que je dois faire?", "A quoi puis-je utiliser au mieux mon temps?", "En quoi puis-je être meilleure?" Je me sens connectée à quelque chose de plus grand...

De plus grand, comme la mer, dont tu as dit qu'elle représentait le dernier espace de liberté de la planète...

Enfant, je vivais dans la campagne au nord de l'Etat de New York, et je passais toutes mes journées dehors. Mais lorsqu'on partait en vacances en Floride, j'exultais. L'eau, c'est vital pour moi. Je nage plusieurs fois par semaine. Quand mes pieds sont salés par le sable, mes cheveux emmêlés par l'air de l'océan, je me sens à la fois plus décontractée et plus puissante.

On te voit sur une planche dans le clip de *Fuck It I Love You*. Tu surfes ?

J'essaie. C'est pour ça que je voulais être filmée en train de chevaucher les vagues, comme dans les disques traditionnels de surf rock. Même si, dans la réalité, c'est une bataille de chaque instant pour ne pas tomber!

Ce n'est pas grave : Dennis Wilson était le seul Beach Boys qui savait surfer!

(Elle éclate de rire) Mais oui! C'est ce que je me répète à chaque fois qu'une vague a raison de moi : qu'aurait fait Dennis Wilson à ma place? ●

Album Norman Fucking Rockwell! (Interscope Records/Polydor)
Concert Le 23 février, Paris (AccorHotels Arena)



Norman Fucking Rockwell!, un retour aux sources

Norman Rockwell cultivait le réalisme jusqu'à l'excès, ses illustrations brossant le portrait d'une Amérique dans ce qu'elle avait de plus touchant et révoltant. A l'image de Lana Del Rey, qui chante le mal de vivre provoqué par l'incompréhension d'un amant comme par les odeurs rances de la société américaine, détournant le pathos par l'ironie et le bon mot – "You hate the heat, you got the blues", peut-on entendre dans *California*. Tempos au ralenti, violons et pianos à fendre l'âme... Oubliant les soubresauts hip-hop de *Born to Die* (2012) ou l'habillement rock'n'roll d'*Ultraviolence* (2014), *Norman Fucking Rockwell!* s'avère un retour aux sources vers lequel la chanteuse n'a jamais cessé de tendre : une pop orchestrale ultra-référencée, dont les arrangements subliment la beauté de sa voix. Toujours nostalgique, elle raconte les larmes, l'alcool, les rendez-vous manqués, les disques des Rolling Stones, les concerts de Crosby, Stills & Nash, l'aura des Beach Boys. Sa ferveur est toujours maîtrisée, en témoigne la distance ouatée de *Cinnamon Girl*, né d'un haïku : "You're touching me/All the pills that you did/Violet, blue, green, red to keep me/At arm's length don't work." Et puis il y a cette reprise de *Doin' Time* du groupe californien Sublime, dont l'original samplait déjà le sempiternel *Summertime*. La bande-son idéale d'une virée à Venice Beach – *Venice Bitch* façon Lana Del Rey, toujours influencée par l'hypnotisante urbanité de Los Angeles, dont elle est l'un des plus beaux anges. S. R.